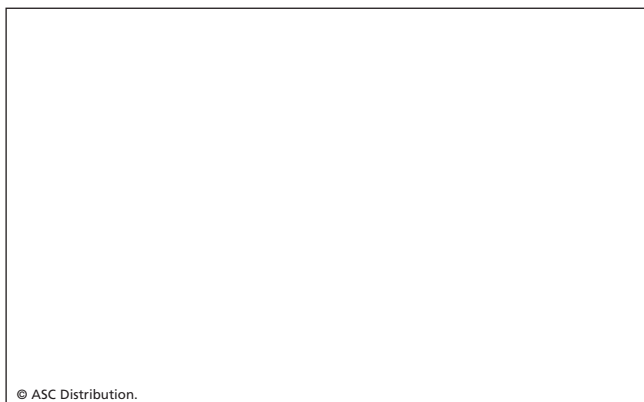




par **ANDRÉ VIDEAU**

Des bateaux d'écorce de pastèques

Film turc d'Ahmet Uluçay



© ASC Distribution.

► On se demande parfois à quoi servent tous ces festivals pléthoriques qui n'ont pas l'envergure des grandes messes du septième art du type Cannes ou Venise ? À nous faire découvrir des perles rares, cultivées loin des sentiers battus, qui seraient probablement passées inaperçues. Ainsi de ces *Bateaux d'écorce de pastèques*, premier long métrage du réalisateur turc Ahmet Uluçay, couronné de "l'Antigone d'or" à Montpellier, mais également récompensé à San Sebastian, Thessalonique et Montréal.

Ils sont deux garnements qui ont fui la misère des campagnes anatoliennes pour aller courir leur chance dans le village de Tepecik, en comparaison plus opulent. Ils n'ont guère de bagage pour sortir

du dénuement. Tout au plus la capacité et la malice de décrocher quelques moyens de subsistance et de passer un peu de bon temps. Néanmoins chacun a pu trouver un "emploi" ne demandant pas de connaissances ou de dispositions particulières. L'un est apprenti coiffeur, sans manifester beaucoup de goût pour les manipulations capillaires, l'autre, depuis un étal de plein air, vend nonchalamment des pastèques à la criée ou les livre à domicile. Seul un joli coup de pinceau qui lui a permis de réaliser une enseigne qui attire le chaland lui évite les foudres du patron, au demeurant pas obsédé par le profit.

On voit que l'avenir professionnel de nos deux "commis" n'est pas mirobolant. Mais Mehmet (Kadir

Kaymaz) et Recep (Smail Hakki Taslak) ont les poches bourrées de rêves et de chutes de pellicules récupérées dans la cabine de projection du cinéma local. Une mine d'or qui vaut tous les maigres émoluments de leur gagne-pain ou les pingres pourboires des clients.

L'air de rien, le temps de ce joli film qui musarde parmi les scènes rustiques de la vie villageoise, les deux adolescents vont réinventer la technique du cinéma et découvrir les rouages, tout aussi subtils, de l'amour.

Qu'importe si pour se consacrer aux deux passions qui les animent, ils n'ont que des moyens rudimentaires. Une lanterne magique de leur fabrication pour retrouver l'articulation et l'animation des 24 images par seconde, nécessaires au miracle du septième art et Nezihe (Gülayşe Erkoç), une voisine nantie de deux filles fantasques : Nihal, l'aînée (Boncuk Yilmaz) et Guler, la cadette (Hasbiye Günay), pour éveiller les premiers émois de la sensualité. Quant aux villageois très frustrés, ils n'auront de cesse de leur mettre des bâtons dans les roues. Seul allié de leur travail de Sisyphe : Omer le fou, l'idiot du village (Fizuli Caferov). Bonjour les dégâts !

Impénitent cinéphile, l'auteur a fait ses classes dans le court métrage et on peut considérer que *Des bateaux d'écorce de pastèques*

est le développement de *Optical Dreams*, une première œuvre de 19 minutes. Les références sont nombreuses : des nostalgies à l'italienne d'un Ettore Scola (*Spendor*) ou d'un Giuseppe Tornatore (*Cinéma Paradiso*) aux flâneries adolescentes d'un Abbas Kiaros-

tami et d'autres cinéastes iraniens. Mais les fredaines et autres quatre cents coups de ces deux Doinel anatoliens, avec leur effervescente et naïve sensualité, mêlée à leur maladroite inventivité technique, ont le charme très personnel d'une autobiographie à peine déguisée. ◀

dans un débit de sandwiches grecs. Mais aujourd'hui en raison de la dégradation de sa santé, Ernest va bénéficier d'une remise de peine et d'une libération anticipée. Pour Virgil, ce qui devait être une joie sans mélange, devient un désastre annoncé.

Il n'a d'autre alternative que de reprendre l'entraînement et de retomber du même coup dans les pattes des aigrefins qui pervertissent les lois du sport. *"Dans la 4^e, tu te couches et tu touches le pactole... sinon gare à toi, pense aux devoirs de ton père, cette loque !"* Le match décisif aura lieu, le gong sonnera la minute de vérité, mais l'intérêt de ce film très élaboré (maîtrise stupéfiante pour un premier long métrage) est ailleurs et surtout dans une utilisation des silences (Philippe Nahon, le père de Margot lui aussi taulard, refuse de parler) et des paroles qui mêlent le réalisme le plus cru à un savoureux marivaudage entre la rebelle Margot et le benêt Virgil, sans oublier la place de la musique sélectionnée avec la pertinence d'un connaisseur (Lalo Schifrin).

Virgil

Film français de Mabrouk El Mechri

► La boxe et son univers impitoyable ont beaucoup inspiré le cinéma. De *Nous avons gagné ce soir* de Robert Wise (1949) au récent *Million dollars baby* de Clint Eastwood (2004), le thème est récurrent et l'issue d'un match à hauts risques commande souvent de façon exclusive la progression poignante de l'intrigue.

Virgil n'échappe pas tout à fait aux règles du genre, néanmoins l'auteur martèle sa volonté d'avoir fait, non pas un film sur la boxe, mais un film sur un boxeur. Cinéophile averti, Mabrouk El Mechri sait de quoi il parle et connaît assez ses classiques pour s'en démarquer.

Si Virgil, le personnage principal, magnifiquement campé par Jalil Lespert, capte la majeure partie de l'intérêt, c'est plus à travers l'ambiguïté de ses rapports avec Ernest, son père adoptif (un Jean-Pierre Cassel sidérant) ou ses manœuvres de drague obstinée pas toujours très finaudes (pour faciliter les contacts, il crève les pneus de la voiture de Margot !) que par ses démêlés avec "le milieu" pourri de magouilles et condamné à la violence bien au-

delà du ring. Dans le temps, Ernest a "refusé de se coucher" et l'a payé d'une mutilation dont il garde une prothèse de fer à la main. Devenu truand par nécessité, il purge une peine de prison. Sa déchéance se double aujourd'hui de la progression d'un cancer.

C'est par une sorte de piété filiale que Virgil, lors de ses visites au parloir, entretient le mythe d'une carrière sportive qui évoluerait favorablement, selon le formatage qu'il a reçu depuis l'enfance. En réalité, il a renoncé aux illusions et aux dangers de la boxe pour une obscure besogne alimentaire